

ne vous avais pas aperçu ; c'est que, voyez-vous, j'éprouve un tel trouble... j'ai plus la tête à moi, je suis tout bête. Vous devez me trouver bien changé.

M. LANNES. — Mais non, je vous le proteste.

M. SEBASTIANI. — Si fait, je suis sûr que j'ai l'air altéré.

M. LANNES, *vivement*. — Altéré !... Vous avez soif ! Bon ! je vais avoir ce plaisir de vous offrir un panier de mon vin de champagne, clos de Mareuil, ancienne propriété de la maison d'Orléans, timbré de mes armes de duc en champ de gueule 10 fr. la bouteille, parce que c'est vous. Je vous répons que vous sèrez content car je connais mon champagne comme si je l'avais fait.

M. SEBASTIANI. — Merci. Il ne s'agit pas de vin, mais de quelque chose de bien autrement suave. Je viens vous demander mes passeports et l'autorisation de retourner immédiatement à mon ambassade de Londres.

M. LANNES. — Et pourquoi donc ce retour précipité ? Il y a peine quelques jours que vous avez quitté l'Angleterre, et vous savez bien, mon pauvre ami, que grâce à votre piteux cas, on y est habitué à vos absences.

M. SEBASTIANI. — Possible, mais, encore une fois, la circonstance est grande, il s'agit de sauver la paix de l'Europe, rien que cela.

M. LANNES, *dressant les oreilles*. — Sauver la paix de l'Europe ! La paix de l'Europe est en danger ! Cette paix à tout prix qui nous est si chère ! ô ciel ! vais m'évanouir... provisoirement.

M. SEBASTIANI. — Ne faites pas cette bêtise, nous n'avons pas le temps. Ce du côté de l'Angleterre que l'horizon s'est obscurci. Eh ! que diable ! vous devriez le savoir. Ah ! mais non, que je suis bête il n'est pas possible que vous ne le sachiez, attendu que vous êtes ministre des relations extérieures, et que, par conséquent, les dépêches venant de l'étranger doivent vous être complètement étrangères.

M. LANNES, *à part*. — Le vieux a des momens lucides.

M. SEBASTIANI. — Je vais donc vous apprendre le fatal événement qui risque de bouleverser l'équilibre européen, l'alliance anglaise, tout le tremblement. Écoutez cet extrait des journaux anglais (*lisant*) : » Le paquebot le *Spy* est arrivé hier soir, venant du Mexique. Le lieutenant R.-B. James, qui le commandait, rapporte ce qui suit. Le 12 février, en sortant du golfe, j'aperçus deux milles environ un grand steamer qui cinglait en droite ligne vers un bâtiment marchand américain. Arrivé à la distance d'un demi-mille, j'arborai mon pavillon ; mais pendant un quart d'heure le steamer ne fit nullement attention au paquebot. Supposant que ce steamer appartenait à l'escadre française du blocus.

M. LANNES. — Ah ! grand Dieu ! c'est un vaisseau français qui s'est rendu coupable d'un pareil manque de civilité puérile et honnête à l'égard du pavillon britannique ! Quelle énormité !!

M. SEBASTIANI, *lisant*. — « J'ordonnai de préparer un canon, et, un instant après, j'envoyai au steamer français un boulet qui tomba à 120 pieds du navire... »

M. LANNES. — Comment ! il s'est contenté de cela ; magnanime allié !

M. SEBASTIANI. — Attendez ! (*Lisant*). « Au bout de quelques minutes, le pavillon français fut hissé et nous entendîmes un coup de canon. Si le pavillon français n'avait pas été hissé, le second coup de canon aurait été mieux dirigé, car le *Spy* est armé en guerre et son pavillon doit être respecté. » Voilà !... Ouf !

M. LANNES. — Oh ! quel malheur ! j'éprouve une sueur... provisoire ; je n'ai pas un fil de sec. Ce qui surtout est de nature à frapper vivement, c'est le boulet qui est tombé dans l'eau. Plut au ciel qu'il pût en être de même de cette déplorable affaire !